

Anicet-Bourgeois, Auguste
Les murs ont des
oreilles

PQ
2153
A36M8

LES

MURS ONT DES OREILLES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

LES MURS ONT DES OREILLES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

de MM. *ANICET*, *Éd.* *BRISEBARRE* et *Eug.* *NYON*,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 10 Septembre 1845.



A BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

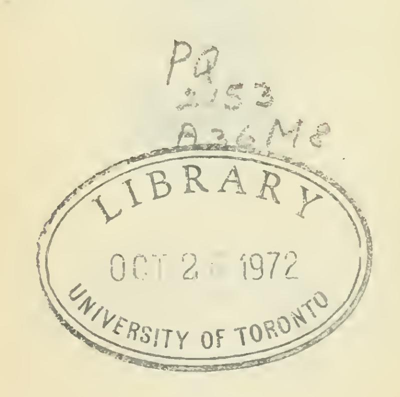
LIBRAIRE DES THÉATRES ROYAUX,

46, RUE DES PIERRES.

—

1845

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRÉDÉRIC, roi de Suède.	M. Delmas.
LE COMTE DE STEINBOCK.	M. Montdidier.
PUFFENDORFF.	M. Rébard.
UN OFFICIER.	M. Alfred Maugeis.
UN VALET.	M. Bordier.
ABEL D'OLIVA.	Mme Désirée.
LA DUCHESSE DES DEUX PONTS.	Mme Martelleur.
CARLITTA.	Mme Melcy.
Seigneurs, Dames.	



LES

MURS ONT DES OREILLES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

ACTE I.

Le théâtre représente une salle d'attente au palais du roi Frédéric, à Stockholm, ouvrant au fond sur une vaste galerie. — Au premier plan, à droite, grande cheminée dans le goût Louis XV, avec ornemens de l'époque, une porte. — Aux angles droit et gauche, porte à deux battans. — Grande fenêtre avec balcon, au premier plan, à gauche. — Près de la cheminée, une table garnie de ce qu'il faut pour écrire.

SCENE I.

PUFFENDORFF, L'ARCHITECTE.

PUFFENDORFF, *entrant suivi de l'Architecte.*

Ces travaux sont fort bien exécutés, M. l'architecte, et le roi Auguste-Frédéric, mon maître, m'a chargé, moi, Dagobert Puffendorff, gouverneur... du palais, de vous adresser ses félicitations. Cette cheminée, particulièrement, a mérité tous ses suffrages... Une cheminée qui permet au roi de savoir ce qu'on pense de lui... c'est utile, agréable.

L'ARCHITECTE, *riant.*

Et dangereux...

PUFFENDORFF, *regardant la cheminée.*

Très-dangereux... car, sa majesté, en s'appuyant sur une charmante petite colonne qui orne sa terrasse particulière... et qui n'est autre qu'un des conduits de cette traîtresse cheminée... sa majesté peut entendre tout ce qui se dit dans cette salle d'attente... (*Riant.*)

Ah! ah!... c'est adorable pour un roi aussi curieux... aussi...

L'ARCHITECTE.

Prenez garde, M. de Puffendorff.

PUFFENDORFF, *avec inquiétude.*

Palsembleu ! vous avez raison... (*A lui-même.*) Je suis capable de m'y laisser prendre le premier... je serais désolé d'étrenner... (*A l'Architecte.*) Voici un bon de dix mille livres, monsieur. Vous quitterez Stockholm aujourd'hui même pour retourner en France... c'est l'ordre de sa majesté le roi de Suède...

L'Architecte salue et sort.

SCENE II.

PUFFENDORFF; *puis*, LE COMTE.

PUFFENDORFF, *seul. Il redescend la scène.*

Pour moi qui suis prévenu, j'y ferai attention... Diable !... c'est pour Steinbock surtout que je crains... mon neveu que j'ai poussé à la cour... et que j'ai tant poussé que c'est lui qui me pousse... à présent... ce que c'est que d'être joli garçon !... c'est ainsi que j'ai fait mon chemin, moi... mais il a trop abusé des dons de la nature... le téméraire... (*Baissant la voix et s'éloignant de la cheminée.*) Il a osé jeter les yeux sur la duchesse qui n'a pas détourné les siens... et depuis cet échange d'œillades... je passe ma vie à trembler de tous mes membres... c'est devenu une infirmité.

LE COMTE, *en entrant, avec éclat.* *

Et c'est ce cher baron de Puffendorff... mon digne oncle !...

* Le Comte, Puffendorff.

PUFFENDORFF, *à lui-même.*

Quel timbre !... Sa majesté ne perdrait pas une vlen gule... (*Haut.*) Ah ! ça, d'où sors-tu donc depuis deux jours qu'on ne t'a vu?...

LE COMTE.

Du lit... cher oncle... où j'étais retenu par une chute de cheval. Mais me voilà sain et sauf, grâce à Dieu, et aux soins de deux petits gentillâtres des environs... un vieillard et un enfant qui m'ont recueilli.

PUFFENDORFF, *vivement.*

Ta voix est trop éclatante, mon bon ami; parle en sourdine, pour Dieu ! parle en sourdine...

LE COMTE, *riant.*

Mais d'où vous vient cet air bouleversé... Ah ! ah !... la plaisante figure...

PUFFENDORFF.

Oui... c'est très-possible... Je ne suis pas à mon aise... ici... (*Bas et l'attirant à lui.*) Et dis-moi... tes amours!...

LE COMTE.

Avec la duch...

PUFFENDORFF, *vivement.*

Chut !...

LE COMTE.

Ils sont toujours du dernier maussade... et pourtant la duchesse m'aime... j'en suis sûr... l'autre jour encore elle m'a laissé prendre son éventail...

PUFFENDORFF, *effrayé.*

Veux-tu bien te taire !... bavard...

LE COMTE, *à lui-même.*

Je ne sais pas ce que j'en ai fait, par exemple...(*Après s'être fouillé.*) Décidément, je l'ai perdu.

PUFFENDORFF, *avec effroi et très bas.*

Steinbock, mon ami, mon neveu, crois-en ma vieille expérience, la duchesse ne vaut pas... ce que tu risques ; entre nous, je crois que son crédit... baisse.

LE COMTE.

Allons donc !

PUFFENDORFF.

Il y a huit jours, au jeu du roi, on la complimentait sur la beauté de sa robe qu'on savait être un présent de sa majesté... Hier, répondit-elle avec humeur, la femme du maître d'hôtel du palais avait la pareille à l'opéra... C'est une inconvenance qui n'aurait pas lieu à la cour du roi Louis XV... quand ce prince fait un semblable présent à la marquise de Pompadour, on brise les métiers après, et personne ne peut se parer comme elle.... Le roi faisait une grimace... horrible... Depuis ce temps il est soucieux, préoccupé... il s'enferme des heures entières dans son cabinet et ne permet à qui que ce soit d'en approcher... Je suis certain qu'il médite une rupture...

LE COMTE.

Impossible, il en est toujours amoureux et jaloux. J'ai craint même un instant d'avoir éveillé ses soupçons.

PUFFENDORFF.

Grand Dieu !...

Il remonte la scène, puis revient.

LE COMTE.

Rassurez-vous. . je les ai détruits par le tour le plus adroit et le plus infâme, digne en tous points de M. de Richelieu... J'ai attiré chez moi une petite laitière.

PUFFENDORFF.

Parle donc plus haut... j'ai l'oreille un peu dure... Tu avais attiré chez toi... une petite laitière....

LE COMTE.

Que j'avais rencontrée, par hasard, dans les jardins de la Résidence... Je l'ai enfermée toute une nuit dans mon logement du palais et le lendemain... en la faisant sortir... je me suis jeté juste au devant du roi qui a beaucoup ri de ma bonne fortune...

PUFFENDORFF.

Scélérat...(*Avec admiration.*) C'est moi, à son âge...

LE COMTE.

Eh ! mon oncle ! Il semble écrit là-haut que je ne serai jamais heureux qu'en apparence... La nuit que ma charmante villageoise a passé chez moi... était la nuit de la Toussaint... et cette nuit-là...

PUFFENDORFF.

Tu étais...

LE COMTE.

Auprès de la duchesse.

PUFFENDORFF, *l'entraînant loin de la cheminée.*

Parle donc plus bas !... que diable, je ne suis pas sourd !... tiens... assieds-toi là !...

Il le fait asseoir à gauche et s'assied lui-même.

LE COMTE, *assis.*

Le matin au moment de partir pour une promenade à cheval dans la forêt de Rugen, Éléonore avait été presque tendre... sa main avait serré la mienne... une clé était tombée devant moi... cette clé était celle du pavillon que la duchesse occupe à la Résidence d'été... on me l'avait laissée prendre. Avec l'espérance mon amour

s'était réveillé... Au retour de cette promenade Éléonore n'était plus la même...je crus qu'elle voulait tromper la jalousie du roi .. et le soir je courus au pavillon... Hélas! mon oncle... le croirez-vous... j'ai passé toute cette nuit devant une porte impitoyablement fermée. Prières, larmes même, tout fut inutile... Au point du jour il fallut bien rentrer chez moi.

PUFFENDORFF.

Alors... je devine... de rage, tu...

LE COMTE.

Je m'endormis ; oui, mon oncle, je l'avoue en tout humilité, épuisé de fatigues je m'endormis dans la chambre voisine de celle qu'accupait ma prisonnière que j'avais complétement oubliée. Au grand jour, ma jolie captive sortit de chez moi parfaitement innocente, et tout-à-fait compromise.

PUFFENDORFF, *d'un air de doute.*

Hum !... enfin... tu n'es pas moins sur un volcan... Tiens, laisse-moi te donner un conseil. Ne reste pas dans cette salle... et surtout ne dis jamais un mot à la duchesse... Ici... ne m'en demande pas davantage... (*Fausse sortie. Revenant sur ses pas et lui prenant la main.*) Ne m'en demande pas davantage.

SCENE III.

LE COMTE, *seul.*

Pauvre oncle, il ne m'a jamais paru si effrayé... décidément, il manque un lièvre dans ses armoiries... Je ne lui ai pas tout dit... il se serait moqué de moi... il aurait rougi de son neveu... s'il avait su que le bril-

lant comte de Steinbock est amoureux... d'une laitière... ma charmante prisonnière de la nuit de la Toussaint... Eh! mon Dieu oui !... je suis seul... je puis me l'avouer à moi-même... je l'adore. Ces voyages secrets à la Résidence, je ne les entreprends que pour la voir... Voyages inutiles !... elle a disparu... mais je suis résolu à la chercher, à la trouver, enfin... et pour cela, il faudra obtenir un congé... Quitter Éléonore... quel prétexte donner... Une rupture... Si elle pouvait venir de la duchesse. à la bonne heure... mais comment l'amener... (*Apercevant la Duchesse.*) Ah ! la voilà !... (*Saluant.*) Mme la duchesse...

SCENE IV.

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE, *nonchalamment.*

Bonjour, comte... il me semble que je ne vous ai pas aperçu depuis deux jours... Étiez-vous malade ?...

LE COMTE.

Presque rien... madame... une chute de cheval... (*Vivement et avec une galanterie affectée*) que j'ai maudite mille fois... puisqu'elle m'a tenu loin de vous.

LA DUCHESSE, *à part.*

Pauvre comte... il m'adore toujours.

LE COMTE, *à part.*

Pauvre femme ! elle ne peut se passer de moi !...

LA DUCHESSE.

Et cet accident vous est arrivé...

LE COMTE, *vivement.*

A quelques lieues d'ici.

LA DUCHESSE.

On ne savait que penser à la cour... On disait... hier, au souper du roi... que vous aviez employé ces deux jours à vous assurer une conquête nouvelle.

LE COMTE.

Ah! madame, pouvez-vous supposer... (*A part.*) Bravo ! la rupture vient de son côté.

LA DUCHESSE, *à part.*

Profitons du prétexte qu'il me donne... (*Haut.*) Comte, n'essayez pas une justification en tous cas inutile... (*Avec intention.*) Vous ne deviez rien à qui ne vous avait rien donné.

LE COMTE.

C'est vrai...

LA DUCHESSE.

Vous étiez libre...

LE COMTE.

C'est juste.

LA DUCHESSE.

Vous n'avez pu croire de ma part qu'à une amitié... sincère... et cette amitié ne vous manquera jamais...

LE COMTE, *à part.*

A merveille!... (*Haut.*) Il paraît que le soleil de Stockholm s'est levé dans les nuages ce matin... car, pour un injuste soupçon, voilà un orage qui éclate sur ma tête innocente... Cependant, madame. quand vient l'orage, on se met à l'abri... et c'est ce que je vais faire... je vais me retirer, acceptant comme un bienfait cette amitié que vous daignez m'offrir. Mais vous me permettrez de m'éloigner pour quelque temps de la cour... je ne serais pas assez maître de moi pour ca-

cher ma tristesse... un désespoir dont on pourrait deviner la cause... puis-je espérer... comme dernière faveur, que vous voudrez bien solliciter pour moi de sa majesté... un congé... un exil...

LA DUCHESSE.

Ne parlez pas d'exil... comte... vous nous reviendrez bientôt, et vous retrouverez à Stockholm une amie véritable... vous oublierez le passé... (*Avec intention.*) Et pour que rien ne vous le rappelle... rendez-moi, je vous prie, cet éventail que le hasard a mis entre vos mains... et qui porte mon chiffre...

LE COMTE, *à part.*

Celui que j'ai perdu.

LA DUCHESSE.

Cet éventail n'as pas dû vous quitter...

LE COMTE, *avec une chaleur affectée.*

Vous le rendre... oh! n'y comptez pas!... Cet éventail restera où il est... là sur mon cœur... et je défie... qui que ce soit, de l'en arracher... (*A part.*) de l'y trouver surtout.

LA DUCHESSE.

Eh! quoi, monsieur, vous refusez...

LE COMTE.

Oh! madame, désespérez-moi... mais n'exigez pas... (*A part.*) l'impossible...

On entend battre au champ.

LA DUCHESSE, *avec dépit.*

Le roi se rend à la chapelle... nous ne pouvons nous faire attendre... prenez ma main, monsieur... (*A part.*) Il ne s'en ira pas!...

LE COMTE, *à part.*

Allons, elle ne me laissera pas partir...

Ils sortent tous deux par la droite.

SCENE V.

ABEL, CARLITTA, *du fond.*

CARLITTA, *entrant.*

Enfin, nous y voilà... on nous a laissé entrer...

ABEL.

Grâce à ce papier... c'est un talisman devant lequel doivent s'ouvrir toutes les portes ici... (*Dépliant le papier et lisant.*) « Laissez passer à toute heure de jour « ou de nuit. » (*Parlé.*) au choix... (*Lisant.*) « le por- « teur du présent... Signé : Auguste-Frédéric... » (*Parlé.*) Rien que ça !...

CARLITTA.

Comme c'est heureux que vous vous soyez procuré ce papier !

ABEL, *gaîment.*

Tu veux dire... comme c'est heureux qu'un gentilhomme que je ne connais pas ait eu un cheval fougeux; comme c'est heureux qu'il ait failli se tuer... que je me sois trouvé là avec mon oncle... que nous l'ayons emmené à la maison... et qu'il soit étourdi au point d'oublier sur une table... de chez nous, ce papier... et un éventail... le papier, le voilà... et nous sommes à la cour .. Mais tu vas me dire à présent pourquoi tu m'y as amené... car tu as refusé de t'expliquer jusqu'à ce que nous fussions au palais... et je suis venu à l'aveuglette...

CARLITTA.

M. Abel... vous êtes mon frère de lait...

ABEL.

Oui... nous avons souvent déjeûné ensemble... à la même table...

CARLITTA.

Et comme je n'ai plus d'autres parens... il fallait bien que je vinsse à vous.

ABEL.

C'est naturel.

CARLITTA.

Puis, quoique vous soyez encore à l'Université d'Upsal... vous êtes déjà presqu'un homme.

ABEL, *fièrement.*

Je crois bien... seize ans...

CARLITTA.

Pas tout-à-fait...

ABEL.

Moins neuf mois et demi, soit... Enfin, je suis dans ma seizième année... comme on vieillit !

CARLITTA.

Je suis donc allée vous trouver... vous ne m'écoutiez pas d'abord... mais quand je vous ai parlé de venir à Stockholm, oh ! vous êtes parti de suite.

ABEL.

Sans même prendre le temps de dire adieu à mon oncle... D'abord, il m'aurait empêché de partir... et même sans revoir cette belle forêt de Rugen... où elle m'apparut un jour, si élégante et si fière...

CARLITTA.

Qui?

ABEL.

Elle !... C'est là que j'ai ramassé son gant sous les pieds des chevaux... au risque de me faire écraser... Et si je suis parti si vite, Carlitta, c'est que quelque chose me disait qu'elle devait être ici... dans ce palais où tu m'amenais... c'est que j'espérais la revoir... c'est que je l'espère toujours...

CARLITTA.

Ah ! mon Dieu !... seriez-vous amoureux ?...

ABEL.

Comme un fou !...

CARLITTA.

Et de qui ?

ABEL.

Je n'en sais rien... mais, je le saurai, car ce gentilhomme qui a oublié cet éventail doit être de la cour, et je ne le lui rendrai, qu'à la condition qu'il m'apprendra tout ce que je brûle de savoir... où elle est... qui elle est... et il la reconnaîtra tout de suite... je la lui dépeindrai si bien... Voilà pourquoi, Carlitta, je t'ai accompagnée à Stockholm, et pourquoi je te disais toujours... mais dépêchons-nous donc...

Abel remonte la scène, puis vient prendre la gauche de Carlitta.

CARLITTA, *avec chagrin.*

Là... regardez comme je suis malheureuse... voilà que vous êtes amoureux... et que vous ne pourrez plus vous occuper de moi...

ABEL, *redescendant.*

Mais si... au contraire... je retrouverai ma grande dame... car c'est une grande dame, j'en suis sûr...

Elle me protégera... et si c'est une place que tu veux, je te la ferai obtenir...

CARLITTA.

Mais ce n'est pas seulement d'une place qu'il s'agit...

ABEL.

De quoi donc ?

CARLITTA.

C'est de mon honneur !

ABEL.

Bah !...

CARLITTA.

Je vous ai amené ici pour que vous me le fassiez rendre.

ABEL, *vivement.*

Tu l'as perdu ?

CARLITTA.

Hélas! oui... Depuis les petits fromage bavarois.

ABEL.

Hein ?...

CARLITTA.

Que j'ai apportés un soir à la duchesse.

ABEL.

Explique-toi !

CARLITTA.

C'était la veille du départ de la cour... le jour de la Toussaint... Oh ! je me le rappelle bien... J'accours vite à la Résidence avec mon panier... et, dans l'avenue, je vois un beau seigneur, tout brodé, qui me dit : « Suivez-moi, ma chère enfant, je suis chargé de vous mener auprès de la duchesse. » Nous entrons par une petite galerie que je ne connaissais pas... il me fait asseoir dans une belle grande chambre, me dit d'at-

tendre là, il emporte mes fromages... et ferme la porte à deux ou trois tours... J'ai attendu longtemps... bien longtemps sans rien voir venir... puis, je me suis endormie sans m'en apercevoir...

ABEL, *tout-à-coup.*

Ah ! mon Dieu !

CARLITTA.

Je ne me suis éveillée que le lendemain matin en entendant crier la serrure. C'était le même beau seigneur de l'avenue... Il m'embrassa sur le front... bien gentîment... me dit que la duchesse m'avait oubliée, et me reconduisit par le même chemin... cette fois devant beaucoup de gentilshommes qui riaient en nous regardant. La cour partit le matin même ; mais les sourires du château se continuèrent au village... puis, on ne me parla plus... on chuchottait quand je passais.... on ne m'achetait plus rien du tout... j'aurais mangé mon fonds. Je vendis ma laiterie... je quittai la Résidence... j'allai tout droit à Upsal pour vous trouver... vous étiez depuis huit jours chez votre oncle... alors je suis revenue et je vous ai amené ici... pour que vous me fassiez rendre ce qu'on m'a pris... ma réputation... mon honneur... c'est que j'y tiens... c'est tout ce que j'ai de dot...

ABEL.

Et tu n'as vu personne pendant la nuit ?

CARLITTA.

Personne.

ABEL.

Pas même en rêve ?

CARLITTA.

Je ne rêve jamais.

ABEL.

AIR : *Vaudeville de Mme Favart.*

Mais prends bien garde, es-tu certaine,
Que dans la nuit, ce beau seigneur,
N'a pas dit, t'éveillant à peine :
Mon enfant, je t'offre mon cœur;
Jusqu'à moi, mon amour t'élève...

CARLITTA.

Quoi, vous pouvez penser cela ?

ABEL.

Je ne te parle que d'un rêve,
N'as-tu pas fait ce rêve-là ?

Même air.

Puis, sûr qu'on ne pouvait l'entendre,
N'osa-t-il pas prendre un baiser ?
Un baiser qu'il promit de rendre,
Et que tu voulus refuser.
Malgré ton courroux qu'il soulève...

CARLITTA.

Quoi ! vous pouvez penser cela ?

ABEL.

Je ne te parle que d'un rêve.

CARLITTA.

Je n'ai pas fait ce rêve là.

SCENE VI.

LES MÊMES, PUFFENDORFF.*

PUFFENDORFF, *paraissant et s'arrêtant au fond.*

Des étrangers au palais !... (*Entrant, à Abel.*) Comment êtes-vous ici ?... et qui vous a permis?...

CARLITTA, *à Abel, derrière lequel elle s'est retranchée.*

Oh! mon Dieu!... on va nous mettre à la porte...

* Le Comte, Abel, Puffendorff.

ABEL, *même jeu.*

N'aie donc pas peur, tu es avec moi...

PUFFENDORFF.

Eh bien ! répondrez-vous?

ABEL, *donnant le papier.*

Voilà !

PUFFENDORFF.

Comment, voilà ?...

ABEL.

Je dis... voilà !

PUFFENDORFF.

J'entends bien... par exemple... (*Lisant.*) Que vois-je !... de la main illustre de notre grand monarque!... (*Remettant le papier à Abel.*) Recevez mes excuses, monsieur, j'ignorais...

ABEL.

C'est bien, mon cher, il n'y a pas de mal... (*A Carlitta.*) Tu vois bien !...

PUFFENDORFF.

Eh ! mais... je ne me trompe pas... c'est la petite laitière de Mme la duchesse, à la Résidence...

ABEL.

Oui, monsieur... ma sœur de lait...

PUFFENDORFF.

Son altesse sera enchantée de te voir, mon enfant... Je me rappelle qu'elle adorait tes fromages...

Puffendorff s'approche de Carlitta.

ABEL, *l'observant.*

Hein ?...

PUFFENDORFF.

Tes petits fromages... et je crois qu'elle t'avait promis de te prendre à son service...

Il s'approche davantage.

ABEL, *toussant pour faire diversion aux cajoleries de Puffendorff.*

Hum ! hum !...

CARLITTA.

C'est vrai... mais elle aura oublié peut-être...

ABEL, *venant entre eux.*

Hein !... c'est ma sœur de lait...

PUFFENDORFF.

Je vais te conduire auprès de Mme Hedvige, la dame d'honneur de la duchesse.., elle te présentera à sa maîtresse... (*A Abel.*) Vous, jeune homme, attendez dans cette salle, vous verrez le roi et toute la cour...

ABEL. *à lui-même.*

Oh ! je regarderai bien.

ENSEMBLE.

AIR : *Les plaisirs de l'Allemagne.*

PUFFENDORFF.

Auprès de la chapelle
Nous allons nous tenir.
Dans un instant, ma belle,
Vous le verrez sortir.

ABEL.

Non loin de la chapelle
Vous allez vous tenir.
Dans un instant, près d'elle
Je serai, quel plaisir !

CARLITTA.

Non loin de la chapelle
Nous allons nous tenir.
Dans un instant, près d'elle
Je serai ! quel plaisir !

ABEL.

Quand la cour, que sa beauté paro,
Devant moi, bientôt, oui, bientôt, passera ,
Si mon œil ébloui s'égare
Mon cœur, guide sûr, me dira:
La voilà.

REPRISE.

(Carlitta sort emmenée par Puffendorff, par la gauche.)

SCENE VII.

ABEL; *puis*, LE COMTE.

ABEL, *seul.*

Ah ! je suis donc au palais...près d'elle, peut-être... oh! oui... elle doit être de la cour... et en restant ici je la verrai...

LE COMTE, *entrant du fond, à lui-même.*

Pardieu! c'est jouer de malheur... si je n'avais pas perdu cet éventail, tout finissait de soi-même...(*Apercevant Abel.*) Que vois-je... mon jeune sauveur...

ABEL, *vivement.*

Le gentilhomme à la culbutte...

LE COMTE, *vivement.*

Par quel hasard êtes-vous ici ?

ABEL.

Grâce à vous...

LE COMTE.

Comment ?...

ABEL.

Ce papier...

LE COMTE.

Mon laissez-passer.

ABEL.

Signé... Auguste-Frédéric.

LE COMTE.

Que j'avais oublié chez vous?

ABEL.

Avec cet éventail...

Il le lui montre.

LE COMTE, *vivement.*

Celui de la duchesse!... (*A part.*) Oh ! si je l'avais eu tout-à-l'heure!

ABEL.

De la duchesse?... (*Retirant l'éventail.*) quelle duchesse? Ah! je devine, une dame que vous aimez!

LE COMTE.

Malheureux!

ABEL.

Et qui vous aime?

LE COMTE.

Voulez-vous bien vous taire!

ABEL.

C'est un gage de tendresse, n'est-ce pas? allons, convenez-en, ou je ne vous le rends pas.

LE COMTE.

Eh bien! oui.

ABEL.

Allons donc, le voilà votre gage d'amour, pourquoi faire des mystères entre hommes; moi aussi je suis amoureux, et je ne le cache pas, et je vous montrerai celle que j'aime, non, c'est vous qui me la montrerez...

LE COMTE.

Moi?

ABEL.

Oui, vous, car c'est une dame de la cour...

LE COMTE.

Laquelle?

ABEL.

Eh! je ne sais pas...Mais la plus belle... car elle doit être la plus belle... et vous m'aiderez aussi à protéger Carlitta...

LE COMTE.

Hein?... Vous avez dit...

ABEL.

Carlitta, ma sœur de lait...

LE COMTE, *vivement.*

Une paysanne... des environs de la Résidence...

ABEL.

Qui est venue avec moi ce matin à Stockholm...

LE COMTE, *à part.*

Elle est ici !

ABEL.

Est-ce que vous la connaissez ?...

LE COMTE, *vivement.*

Moi, du tout !... Et vous venez demander pour elle...

ABEL.

Justice...

LE COMTE.

Contre qui...

ABEL.

Contre un gentilhomme qui, à la Résidence, l'a compromise aux yeux de toute la cour... et qui maintenant ne pense plus à la pauvre enfant dont il a fait le malheur.

LE COMTE, *s'oubliant.*

Qu'en savez-vous ?...

ABEL, *vivement.*

Hein ?... Vous dites !...

LE COMTE.

Rien.

ABEL.

Ainsi, je peux compter sur vous ?

LE COMTE.

Parbleu !... (*A part.*) Il faut à tout prix me débarrasser de ce petit bonhomme...

ABEL, *à lui-même.*

Quel excellent ami...

LE COMTE.

Je vais vous donner un mot pour un des officiers du palais... mon parent, qui s'occupera exclusivement de vous, et qui vous conduira...

ABEL, *vivement.*

Près de toutes les dames de la cour ?

LE COMTE.

Vous le verrez, petit espiègle... (*A part.*) Une fois sorti de ce palais... tu n'y rentreras plus...

Il s'assied à la table à droite, et écrit.

SCENE VIII.

ABEL, CARLITTA, LE COMTE.

ABEL.

Il est charmant mon nouvel ami...

CARLITTA, *entrant joyeuse.*

Oh ! M. Abel... M. Abel, si vous saviez... J'ai vu la duchesse !... j'entre à son service !...

ABEL.

Moi, de mon côté, j'ai un protecteur.

CARLITTA, *regardant à gauche.*

Tenez, la voilà !

ABEL, *montrant le Comte.*

Tiens, regarde, le voici !...

SCENE IX.

LES MÊMES, LA DUCHESSE, LE COMTE, ABEL.

(La Duchesse entre par la gauche, les quatre personnages se reconnaissent.)

AIR : *Pilati. Final du 2e acte de César de Bazan.*

LE COMTE, *à part, se levant et reconnaissant Carlitta.*

Grand Dieu !

CARLITTA, *reconnaissant le Comte.*
Mon beau seigneur !
LA DUCHESSE, *reconnaissant Abel.*
Ah ! qu'ai-je vu ?
ABEL, *reconnaissant la Duchesse.*
C'est elle !
LA DUCHESSE, *idem.*
Ce jeune homme au palais.
LE COMTE, *idem.*
Carlitta parmi nous !
CARLITTA, *à mi-voix.*
Je ne me trompe pas...
LE COMTE, *à Carlitta.*
Silence !
ABEL, *à lui-même, regardant la Duchesse.*
Qu'elle est belle !
LE COMTE, *bas à Carlitta.*
Je dois être en ces lieux, un étranger pour vous !

ENSEMBLE, à part.

LE COMTE.
De tenter de lui plaire,
Mon cœur brûle en secret;
Mais il faut du mystère ;
Ici, soyons discret.

CARLITTA.
Mon Dieu ! que de mystère :
Pourquoi tant de secret ?
Mais afin, de lui plaire
Mon cœur sera discret.

LA DUCHESSE.
Il sait ici se taire :
Son silence me plaît.
Je veux avec mystère
Lui parler en secret

ABEL.
Ici, mon cœur espère,
Et me dit en secret
D'essayer de lui plaire,
Loin d'un œil indiscret.

LE COMTE, *haut.*
Permettez, duchesse, que je vous ramène à votre appartement... la présence d'étrangers dans cette salle...

LA DUCHESSE.
Cette jeune fille est à présent de ma maison...

LE COMTE, *à part.*
Diable ! un mot de Carlitta et je suis perdu.

CARLITTA, *à part.*

Comme il est bien !

ABEL, *à part.*

Qu'elle est belle !

LA DUCHESSE, *regardant Abel.*

J'allais faire indiquer à cette petite le logement de mes femmes.

LE COMTE, *vivement.*

Me permettrez-vous, madame, de vous épargner cette peine?

LA DUCHESSE.

De grand cœur... (*A Carlitta.*) Suis M. de Steinbock ; tu me diras tantôt pourquoi tu as si subitement changé d'état et quitté ton village.

LE COMTE, *à part.*

Elle ne dira rien... (*Regardant Abel.*) Mais lui... je vais le recommander à Puffendorff...

(*Reprise de l'ensemble précédent.*)

Le Comte et Carlitta sortent par la gauche.

SCENE X.

LA DUCHESSE, ABEL.

ABEL, *à part.*

Seul... seul avec elle!... J'ai envie de m'en aller.

LA DUCHESSE, *à part, s'asseyant.*

Comme il est ému !

ABEL, *à part.*

Si je ne lui dis rien, elle ne me parlera pas.

LA DUCHESSE, *à part.*

Si je ne lui parle pas, il ne me dira rien.

ABEL, *à part.*

Mon cœur est plein, et je ne trouve pas une parole... Je crois que je vais étouffer.

LA DUCHESSE.

Ah ! mon Dieu ! qu'avez-vous, monsieur ?

ABEL.

Rien, madame, rien... (*A part.*) M'évanouir, moi, un homme ! Allons donc !... comme on se moquerait de moi.

LA DUCHESSE.

Souffrez-vous ?

ABEL.

Oh ! non, madame, je ne me suis jamais si bien porté.

LA DUCHESSE.

Alors, pourquoi tremblez-vous ainsi ?

ABEL.

Je ne tremble pas... au contraire...

LA DUCHESSE.

Avez-vous peur ?

ABEL.

Je crois que oui.

LA DUCHESSE.

De moi ?

ABEL.

Oh ! non... Mais de votre rang... de votre titre... de votre...

LA DUCHESSE.

Vous venez au palais pour la première fois... Qui vous y amène ? dites... Vous rougissez ?

ABEL.

Du tout ! je ne rougis pas, madame... (*Fièrement.*) Il y a très-longtemps que je ne rougis plus.

LA DUCHESSE.

Ah !... Et sans doute l'unique but de votre voyage était de voir le roi... la cour...

ABEL.

Mieux que cela, madame.

LA DUCHESSE.

Comment ?

ABEL.

J'avais aussi une espérance...

LA DUCHESSE.

Laquelle ?

ABEL.

Celle de vous revoir... (*A part.*) Tant pis !

LA DUCHESSE, *avec coquetterie.*

Me revoir... moi... M'aviez-vous donc déjà vue ?...

ABEL, *naïvement.*

Oh ! vous ne pouvez pas l'avoir oublié...

LA DUCHESSE, *souriant.*

Vraiment ! (*A part.*) C'est à peine né, et c'est déjà fat !

ABEL, *continuant.*

Vous devez vous souvenir de la forêt de Rugen.

LA DUCHESSE.

En effet, je crois me rappeler...

ABEL, *avec ardeur.*

La place où votre gant tomba.

LA DUCHESSE, *continuant.*

Oui... l'ardeur avec laquelle vous vous êtes précipité...

ABEL, *vivement.*

Pour le ramasser...

LA DUCHESSE.

Au péril de vos jours, sous les pieds des chevaux...

ABEL.

J'entends encore au fond de mon cœur le cri qui vous échappa. Je vous vois toujours vous éloignant au galop, de votre cheval, me faire un signe de la main, tandis que je vous montrais ce gant que je couvrais de mes baisers.

LA DUCHESSE.

Non... monsieur, non... j'étais déjà beaucoup trop loin... Je n'ai rien vu... (*A part.*) Mais je n'ai rien oublié...

ABEL.

Depuis cet instant, madame, je ne suis heureux que lorsque, seul, je puis penser au jour où vous m'êtes apparue... que lorsque je puis tirer de mon sein ce gant chéri qui vient me prouver que je n'ai pas fait seulement un beau rêve...

Il prend le gant.

LA DUCHESSE.

Comment, monsieur... vous avez osé conserver...

ABEL, *vivement.*

Ce gant on ne l'aura qu'avec ma vie.

AIR : *Baiser au Porteur.*

LA DUCHESSE.

Dans vos discours, mettez plus de réserve,
Garder ce gant ! avez-vous pu l'oser?

ABEL.

Sur ce trésor, que mon amour conserve,
Chaque matin, je dépose un baiser
Qu'il ne peut pas me refuser.

LA DUCHESSE.

Mais cet objet, parure d'une femme,
Pour vous ne peut avoir de prix...

ABEL.

Si fait !...
Chaque matin, je crois, madame,
Baiser la main qui le portait.

LA DUCHESSE.

Et si je vous le redemandais...

ABEL, *tout triste.*

Vous, madame !...

LA DUCHESSE.

En vous disant que ce gant, entre vos mains, peut me compromettre... me perdre, peut-être...

ABEL, *avec entraînement.*

Oh ! madame... c'est tout mon bien... mais je vous le rendrais... à l'instant...

Il baise le gant, et veut le rendre à la Duchesse.

LA DUCHESSE, *à part.*

Ah ! c'est très-bien... M. de Steinbock n'aurait jamais eu cette idée-là, lui.

ABEL, *lui présentant le gant.*

Le voici, madame...

LA DUCHESSE.

Gardez-le... je vous le donne...

ABEL.

Vous me le donnez... Ah ! qu'on essaie de me le prendre à présent... Par mon nom de gentilhomme, je défierais une armée !

LA DUCHESSE.

Vous êtes gentilhomme ?

ABEL.

Prêt à le prouver par le cœur et l'épée...

LA DUCHESSE.

Vous vous nommez ?...

ABEL.

Abel d'Oliva !

LA DUCHESSE.

Votre fortune ?

ABEL.

Je la cherche.

LA DUCHESSE.

Votre état ?

ABEL.

Je n'en cherche pas.

LA DUCHESSE.

Et si l'on vous offrait d'entrer dans les pages du roi de Suède...

ABEL, *vivement.*

Les pages... qui habitent ce palais... qui vous voient tous les jours... oh ! madame !...

Puffendorff paraît au fond.

LA DUCHESSE.

Quelqu'un ! taisez-vous !...

SCENE XI.

ABEL, LA DUCHESSE, PUFFENDORFF ; *puis*, CARLITTA.

PUFFENDORFF, *à part.*

Ah ! le petit bonhomme dont Steinbock vient de me parler...

LA DUCHESSE.

Qu'y a-t-il, baron ?...

PUFFENDORFF.

Mme la duchesse, notre grand monarque se dirige de ce côte... voici un éventail...

ABEL, *à part.*

Ciel !...

PUFFENDORFF.

Que tout-à-l'heure, après le départ de mon neveu, le comte de Steinbock, j'ai trouvé chez moi... par hasard... et...

LA DUCHESSE, *le reprenant.*

C'est bien !

ABEL.

Quoi, madame... cet éventail...

LA DUCHESSE.

Est le mien... Qu'avez-vous donc ?...

ABEL, *se contraignant.*

Rien, madame, rien... (*A part.*) C'est elle ! c'est bien elle... dont tout-à-l'heure ce gentilhomme... Ah ! c'est affreux !...

LA DUCHESSE.

M. de Puffendorff... rendons-nous au devant de sa majesté...

Elle donne la main à Puffendorff, et fait un pas pour sortir; Abel fait un mouvement pour la suivre et lui parler; elle le retient du regard, et disparaît par le fond.

CARLITTA, *entrant par la droite, et vivement à Abel.*

M. Abel... je l'ai vu... il m'a parlé... il m'aime toujours et doit m'écrire, pour me promettre...

ABEL.

Pour te tromper encore... comme elle qui trompe si bien... Oh ! comment me venger.

UN HUISSIER, *annonçant.*

Le roi !

ABEL, *avec joie.*

Le roi !

CARLITTA, *se tient à l'écart toute tremblante.*

Mon Dieu !

SCENE XII.

LES MÊMES, LE ROI, LA DUCHESSE, LE COMTE, SEIGNEURS, DAMES.

CHOEUR.

AIR :

Formons un cortége
A la duchesse, au roi,
C'est un privilége,
C'est une douce loi.

LE ROI, *à la Duchesse.*

Oui, Mme la duchesse, vos moindres désirs sont des ordres pour moi, et j'espère bientôt vous en donner une nouvelle preuve.

LA DUCHESSE.

Mais qu'est-ce donc, sire ?...

LE ROI, *souriant.*

Ah ! c'est une surprise...

LE COMTE, *à part.*

Encore ce petit bonhomme ?

LE ROI, *gaîment.*

Eh bien ! mon cher Steinbock, vous souffrez donc toujours de cette maudite chute de cheval ?

LE COMTE.

Mais non, sire...

LE ROI.

Allons, allons, vous ne voulez pas l'avouer, mais vous êtes malade... je le sais... on me l'a dit... un congé vous est nécessaire pour refaire votre santé... et je vous l'accorde...

LE COMTE, *à part.*

Déjà .. la duchesse n'a pas perdu de temps...

LE ROI, *remontant.*

Vous pourrez partir demain.

LE COMTE, *à part.*

Partir... quand Carlitta reste au palais... oh! non pas.

LE ROI, *apercevant Abel.*

Puffendorff... quel est ce jeune homme ?...

PUFFENDORFF, *embarrassé.*

Sire...

LA DUCHESSE, *vivement.*

Sire... c'est un gentilhomme... M. Abel d'Oliva, pour lequel je me suis chargée de demander à votre majesté...

ABEL, *s'avançant.*

Justice!...

LA DUCHESSE, *étonnée.*

Comment?...

LE COMTE, *à lui-même.*

Que dit-il ?

CARLITTA, *à part.*

Que va-t-il faire?

LE ROI.

Parlez, mon jeune gentilhomme... je vous écoute.

ABEL, *parlant sur un signe du Roi.*

Sire... je viens vous demander justice pour ma sœur de lait, Carlitta, qui a été compromise par le comte de Steinbock...

LA DUCHESSE.

Qu'entends-je?

ABEL, *à part, regardant la Duchesse.*

Elle se trouble... elle l'aime !...

LE ROI, *surpris.*

Que nous dites-vous là, monsieur ?

ABEL.

Attirée le soir par M. le comte au palais de la Résidence... elle n'en est sortie que le lendemain...

LA DUCHESSE, *à elle-même.*

Est-il possible!

LE ROI, *gaîment.*

Eh bien! comte... qu'avez-vous à répondre ?

LE COMTE, *à part.*

En disant la vérité je me justifie devant la duchesse, mais je me perds devant le roi.

LA DUCHESSE.

S'être joué ainsi de moi... oh ! c'est indigne...

La Duchesse remonte; le Roi vient à Steinbock.*

LE ROI, *bas à Steinbock.*

Ce silence est un aveu , comte... (*Haut.*) Mon petit ami, je ne peux pas faire grand'chose à cela, moi...

ABEL.

Sire!...

LE ROI.

Allons... tu m'amèneras cette jeune fille.

ABEL, *présentant Carlitta.*

La voilà...

LA DUCHESSE.

Carlitta.

LE COMTE, *à part.*

Tiendra-t-elle sa promesse ?

LE ROI.

Approchez, mon enfant...** Eh ! mais, je la reconnais...(*Bas au Comte.*) Ah ! ah ! mauvais sujet... je me

* Le Roi, la Duchesse, le Comte, Abel, Carlitta.

** La Duchesse , Abel , Carlitta , le Roi , le Comte, Puffendorff.

souviens.. c'est avec cette petite que je vous ai vu, sortant un matin mystérieusement de la Résidence...

LE COMTE, *bas*.

Oui... sire!...

LE ROI, *bas*.

C'était même, je crois, la nuit de la Toussaint, la veille du départ de la cour pour Stockholm...

ABEL.

Parle, ma sœur... du courage...

CARLITTA.

Moi... je... je n'ai rien à dire... je n'ai jamais vu M. le comte... qu'aujourd'hui et ici... (*A part.*) Mon Dieu! pardonnez-moi de mentir, mais je ne veux pas qu'il m'aime de par le roi...*

ABEL.

Comment... tu ne m'as pas dit que tu avais passé, dans les appartemens de M. le comte, la nuit de la Toussaint?...

LA DUCHESSE, *vivement*.

De la Toussaint!...

LE ROI, *à Abel*.

Tu te trompes, je sais où il était... cette nuit-là.

LA DUCHESSE, *effrayée et à part*.

Grand Dieu!

LE ROI.

M. de Steinbock était occupé pour mon service particulier.

LE COMTE, *à part*.

Excellent prince, il me justifie lui-même.

* La Duchesse, Carlitta, Abel, le Roi, le Comte, Puffendorff.

LA DUCHESSE, *à part.*

De qui se moque-t-on ici ?

LE COMTE, *bas au Roi.*

Ah ! sire !...

LE ROI, *bas.*

C'est bon, vous me remercierez plus tard, mais ne recommencez plus... je n'aime pas le scandale ; vous ferez quelque bien à cette petite... que vous avez ensorcelée... (*A Abel.*) Tu vois bien, mon ami, que M. de Steinbock n'est pour rien dans tout cela... (*Lui prenant l'oreille.*) Tu n'es qu'un enfant...

Il remonte la scène.

LA DUCHESSE, *à Abel.*

Un calomniateur... vous... ah ! monsieur !...

LE ROI, *au fond.*

Duchesse !...

Elle va le rejoindre.

LE COMTE, *bas à Abel.*

Vous n'êtes qu'un petit sot !...

Il s'éloigne.

CARLITTA.

Ah ! M. Abel, vous êtes bien maladroit...

PUFFENDORFF.

Retournez faire votre philosophie, mon jeune provincial ! Eh ! eh ! eh !...

(*Reprise du chœur d'entrée.*)

Il sort, ainsi que les Seigneurs, en riant.

SCENE XIII.

ABEL ; *puis*, PUFFENDORFF.

ABEL, *seul, après un moment.*

Trahi par Carlitta !... raillé, baffoué par toute la

cœur... et elle... elle aussi ne m'a pas épargné... Oh! ma tête brûle... mon cœur se gonfle... il me semble que j'ai envie de pleurer... à mon âge! Fi donc!...

AIR *des amours de Michel et Christine.*

Chacun d'eux m'outrage,
Me raille en ces lieux,
Et c'est à qui se moquera le mieux.
Des larmes de rage,
J'en suis furieux,
Bien malgré moi, viennent mouiller mes yeux.

Abusant du seul privilége
Que la taille leur donne ici,
Ils me renvoient à mon collége.
Je veux pour les railler aussi,
Les traitant de même façon,
Donner à chacun sa leçon.

L'espérance a fui sans retour,
Le dépit remplace l'amour,
Et ce cœur, qu'on sut outrager,
Ne bat plus que pour se venger.

PUFFENDORFF, *entrant, à lui-même.*

Sa majesté, qui est sur sa terrasse, me renvoie ici pour essayer sa cheminée... Qu'est-ce que je pourrais bien trouver de flatteur à lui glisser dans le tuyau de... à ce grand monarque... Voyons donc...

Il cherche.

ABEL, *continuant et s'asseyant sur un fauteuil près de la cheminée.*

Oui, je me vengerai de cette duchesse d'abord... qui n'est qu'une coquette.

PUFFENDORFF, *l'apercevant.*

Hein?... qu'est-ce qui dit de ces choses-là, ici?...

ABEL.

Je me vengerai aussi du roi.

PUFFENDORFF, *tremblant.*

Ah ! le malheureux !...

ABEL.

De ce roi qui se fait un jeu de l'honneur de ses sujettes.

PUFFENDORFF, *tremblant, à part.*

Et sa majesté qui écoute là-haut pour la première fois !... (*Haut.*) Mais taisez vous donc, imprudent !... (*A lui-même.*) Pourvu que sa majesté ne croie pas que c'est moi qui dis cela.

ABEL, *avec emportement.*

Eh ! que m'importe le roi... Je voudrais qu'il m'entendît !...

VOIX DU ROI, *dans la cheminée.*

Soyez satisfait, monsieur, Frédéric vient de vous entendre.

ABEL

Hein ?... cette voix... d'où ça vient-il ?

PUFFENDORFF, *tremblant.*

Ah ! malheureux jeune homme, vous êtes perdu... ici, les murs ont des oreilles...

SCENE XIV.

ABEL, UN DOMESTIQUE.

ABEL.

Perdu ?... Que veut-il dire ?... Et cette voix... c'était celle du roi... il m'écoutait donc... où était-il ?... Eh bien !... est-ce que j'ai peur... peur, moi... je crois que oui... Dam ! voilà la première fois que j'ai une querelle avec un roi... Il me semble que je ferais bien de...

Il court au fond.

UN FACTIONNAIRE.

On ne passe pas !...

ABEL.

Déjà... Oh ! mon Dieu... Ah ! cette porte... (*Il court à la porte du Roi.*) Fermée !... Et celle-ci?... (*Courant à l'autre porte.*) Fermée aussi...Miséricorde !... Ah ! la fenêtre !... Diable !... quarante pieds et un fossé vide... c'est trop haut pour mes jambes... Quelqu'un...

Il reste sur le balcon. Pendant ce temps, un Domestique ouvre la porte du roi, entre en scène et va ouvrir la porte du fond.

LE DOMESTIQUE, *regardant en dehors.*

Personne que le factionnaire... on ne me verra pas sortir de chez le roi... (*Il referme le fond et va ouvrir la porte de gauche.*) A cette heure il n'y a personne chez la duchesse... l'instant est favorable !...

Il traverse de nouveau le théâtre et rentre dans l'appartement du roi.

ABEL, *descendant du balcon, mais sans chapeau.*

Qu'est-ce que cela veut dire? est-ce un ami qui vient me donner la liberté... Parbleu, profitons-en toujours... j'aime mieux ce chemin là que l'autre... (*S'arrêtant.*) Où mène-t-il ?... ma foi... à la garde de Dieu !...

Il entre chez la Duchesse ; à peine a-t-il disparu que le Domestique revient portant un objet enveloppé dans une serge verte.

LE DOMESTIQUE, *se dirigeant vers l'appartement de la Duchesse.*

Sa majesté sera contente de moi... son secret sera bien gardé.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente la chambre de la Duchesse. — Au fond, une grande alcôve avec rideau de damas. — Lit également de damas. — A droite, au deuxième plan, une fenêtre. — A gauche, une porte à deux battans. — A droite de l'alcôve, au fond, une porte conduisant au cabinet de toilette de la Duchesse, et à gauche, au premier plan, porte cachée dans la tapisserie. — A droite, au premier plan, une porte secrete, et auprès, une table avec tapis. — A gauche, en face de la cheminée, toilette à la Duchesse. — Au fond, à gauche de l'alcôve, une porte servant d'entrée principale.

SCENE I.

ABEL, *seul.*

Au lever du rideau, il fait nuit. Abel entre à tâtons par la porte de droite.

Personne heureusement ne m'a aperçu... on ne sait pas où je suis... ni moi non plus... j'ai marché tout droit espérant trouver une autre porte... (*Il se cogne.*) Et je ne rencontre que des meubles... (*Écoutant tout-à-coup.*) J'entends marcher!... où me fourrer?... ah!...

Il se cache dans l'alcôve. Le Domestique du roi apporte le paquet couvert que l'on a vu à la fin du premier acte, il le dépose près de la table à droite, c'est un métier à tapisserie à pieds, couverte d'une serge verte.

LE DOMESTIQUE.

Voilà ma commission faite...

Il sort.

ABEL, *se redresse.*

Qu'est-ce que ce bonhomme a donc apporté là... si je pouvais le voir, cela m'aiderait peut-être à deviner chez qui je suis... (*Nouveaux pas. Écoutant.*) Encore!...

(*Il se cache de nouveau. Des Valets entrent et apportent des flambeaux qu'ils placent. A lui-même.*) Ils viennent m'éclairer... (*Les Valets sortent.*) Et ils s'en vont discrètement... pour ne pas me gêner... c'est très-bien cela... Merci, laquais!... (*Se relevant et tâtant ses poches.*) Je vous jeterai ma bourse une autre fois, faquins!... Faisons vite connaissance avec mon domicile. (*Regardant autour de lui.*) Un lit... une toilette... des fleurs... des dentelles... je suis chez une femme... chez une femme!... je n'ai plus du tout envie de m'en aller.

CARLITTA, *en dehors.*

C'est bien, mademoiselle.

ABEL.

Allons, bon!... on vient encore me déranger... j'aurais dû faire défendre ma porte... (*Regardant autour de lui.*) Ah!... (*Il se cache derrière la toilette.*) Je ne suis pas visible...

SCENE II.

CARLITTA, ABEL, *caché.*

CARLITTA, *à la cantonade.*

Oui, mademoiselle... soyez tranquille... je vais tout disposer chez madame... et quand elle arrivera...

ABEL, *caché.*

Je crois reconnaître... mais, oui... c'est Carlitta.

CARLITTA.

Qu'est devenu M. Abel, mon frère de lait?... M[lle] Edwige prétend qu'on l'a vainement cherché partout, on n'a trouvé que son chapeau sur un balcon... il aura

sauté par la fenêtre !... Trente pieds de haut !... Oh ! mon Dieu !... il est mort, peut-être !

ABEL, *qui s'est avancé doucement.*

Pas encore !...

Il l'embrasse.

CARLITTA, *effrayée.*

Ah !... (*Le reconnaissant.*) M. Abel ! Vous, ici !

ABEL.

Moi, ici !

CARLITTA.

Comment êtes-vous entré ?

ABEL.

Ah ! voilà !... (*Avec mystère.*) Je suis entré... par la porte que j'ai trouvée entrebâillée... et je suis arrivé jusqu'ici, en allant toujours devant moi... comme ça... tiens...

Il marche comme s'il allait à tâtons.

CARLITTA.

Et vous avez osé pénétrer ?...

ABEL.

J'ai pénétré... aveuglément...

CARLITTA.

Mais vous ne savez donc pas où vous êtes ?...

ABEL.

Non... mais je soupçonne seulement que je suis dans une chambre à coucher...

CARLITTA.

Vous êtes chez la duchesse.

ABEL.

Vraiment ?... je suis chez cette vilaine femme-là ?

CARLITTA, *vivement.*

Voulez-vous bien vous taire... et venir avec moi... (*Le tirant par le bras.*) Allons-nous-en vite!

ABEL, *se dégageant.*

Du tout!

CARLITTA.

Vous n'avez pas l'intention de rester ici?

ABEL.

J'ai parfaitement cette intention.

CARLITTA.

Ah! mais, la duchesse va venir.

ABEL, *avec aplomb.*

Parbleu... sans ça...

CARLITTA.

Et si elle vous voit...

ABEL.

Elle ne me verra pas... tout de suite!...

CARLITTA.

Il est tard... elle voudra se coucher...

ABEL.

Dame! elle doit en avoir l'habitude.

CARLITTA.

Certainement! .. et comme on ne se couche pas tout habillé...

ABEL.

Ordinairement... Eh bien?

CARLITTA, *tout-à-coup.*

Comment... eh bien?... Ah! ça, M. Abel, est-ce que vous voulez...

ABEL, *avec violence.*

Je ne sais pas au juste ce que je veux... mais je reste pour la voir une dernière fois... pour lui dire...

CARLITTA.

Quoi donc ?

ABEL.

Ça ne te regarde pas... Et puis...

AIR *de l'Artiste.*

Je ne sais pas moi-même
Ce que je lui dirais ;
Je ne sais si je l'aime
Ou bien, si je la hais.
Je suis comme en délire,
Et je ne sais pourquoi,
Je voudrais bien lui dire...
Ce que lui dit le roi.

CARLITTA.

Et vous croyez que je souffrirai... moi, qui appartiens à présent à la duchesse... par exemple... je vais à l'instant...

ABEL.

Dire à tout le monde que je suis ici... me faire arrêter... Va, mon enfant... va... (*Il s'assied sur l'ottomane.*) Ouf !...

CARLITTA, *avec désespoir.*

Oh ! mon Dieu ! que faire?... vous ne pouvez pas rester...

ABEL.

Qu'ai-je à craindre?... que peut-il m'arriver de plus encore ?... N'avez-vous pas été tous impitoyables pour moi ce matin... Toi, comme les autres... et... jusqu'à ce comte de Steinbock !

CARLITTA, *très-vivement.*

Oh ! je ne veux pas que vous lui fassiez du mal, à celui là !

ABEL.

Hein !

CARLITTA.

Il m'a remis en secret un billet.

ABEL.

Que tu as accepté... imprudente !...

CARLITTA.

Oui, mais je ne l'ai pas lu.

ABEL.

A la bonne heure !

CARLITTA, *tirant de son sein une petite lettre et l'examinant.*

C'est une toute petite lettre... et moi, qui ne lis encore que les grosses...

ABEL.

Ah ! je comprends ta réserve... c'est la conséquence de la bonne éducation... que tu n'as pas reçue... (*Prenant la lettre.*) Désires-tu que je te dise ce qu'il y a dedans, moi ?

CARLITTA, *vivement.*

Oh ! non... (*Presque à elle-même.*) Je ne veux pas vous donner cette peine-là...

ABEL, *décachetant la lettre et lisant.*

C'est bien... c'est très-bien !... je ne te le dirai pas !...

CARLITTA, *se penchant sur l'épaule d'Abel et le câlinant.*

Qu'est-ce qu'il y a, hein ?

AIR : *Puisque nous sommes au bal.*

Là-bas, à la Résidence,
Quand sa main nous conduisit,

Il allait parler, je pense,
Pourtant il ne m'a rien dit.
Est-ce pour rien qu'on attire
Quelqu'un, près de soi, la nuit ?
Tout ce qu'il voulait me dire,
Peut-être qu'il me l'écrit.

ABEL, *lisant haut.*

« Pas un mot à qui que ce soit de ce qui s'est passé « entre nous à la Résidence... Tu ne me connais pas... « je ne t'ai jamais vue... de la discrétion et je fais ta « fortune... A bientôt, car je t'aime !... » (*Parlé.*) Tiens ! tiens ! tiens !

CARLITTA.

Il y a cela .. mais qu'est-ce qu'il craint donc que je dise ?

ABEL.

Dame ! tu dois le savoir mieux que moi...

CARLITTA, *tout-à-coup.*

Oh ! mon Dieu !

ABEL.

Quoi donc ?

CARLITTA.

On vient par ici !

ABEL, *négligemment.*

Fais entrer, ma chère, fais entrer !

CARLITTA.

Mais cachez-vous donc au moins !... (*Voyant Abel disparaître dans les rideaux du lit.*) Ah !... (*Courant vers lui.*) Et ma lettre ?... (*S'arrêtant tremblante.*) Sainte vierge !... la duchesse !...

Elle s'éloigne vivement des rideaux.

SCENE III.

CARLITTA, LA DUCHESSE, ABEL, *caché.*

LA DUCHESSE, *entrant vivement.*

La détestable soirée ! le cercle du roi était du dernier maussade ! toujours ce Steinbock... à mes côtés... m'obsédant... me tyrannisant !... et je n'ai pu refuser à ses instances quelques minutes d'entretien... ici, ce soir... il veut, dit-il, achever de se justifier... eh ! que m'importe qu'il se justifie !... je n'ai jamais aimé Steinbock... grâce au ciel il a son congé .. et demain... (*Se retournant et apercevant Carlitta qui a rangé tout le temps sur la toilette, en faisant de temps en temps des signes à Abel caché.*) Ah ! c'est toi, Carlitta ?

CARLITTA.

On m'a donné l'ordre de me tenir ici à la disposition de madame... et...

LA DUCHESSE.

Bien... tu commenceras ce soir ton apprentissage de dame d'atours... ôte moi ce mantelet... il fait une chaleur ici...

CARLITTA, *vivement et regardant du côté où est Abel.*

Comment, madame... vous allez ?...

ABEL, *à part.*

Comme j'ai bien fait de rester !

CARLITTA, *même jeu.*

Quel dommage de défaire une si belle toilette.

LA DUCHESSE, *à elle-même en la regardant.*

Eh ! mais... cette petite est jolie... et si M. de Steinboch s'était joué de moi !... (*Elle va s'asseoir à la toilette.*) Dis-moi, Carlitta ?

CARLITRA, *vivement.*

Prenez donc garde, madame, vos épaules sont toutes découvertes!

ABEL, *à part.*

Maladroite! ça commençait à m'intéresser.

CARLITTA, *vivement.*

Un rhume est si vite gagné... les nuits sont si fraîches!...

LA DUCHESSE.

Merci, mon enfant! il n'y a pas de danger...

Elle ajuste son fichu et reste en déshabillé élégant.

CARLITTA, *à elle-même.*

Pas de danger!... si elle savait qu'il y a un homme dans ses rideaux!... heureusement qu'il est tout petit!

LA DUCHESSE, *revenant à elle avec une négligence affectée.*

Tu ne m'as pas dit encore quel motif si puissant... t'avait fait quitter ton village... pour venir à la cour où tu ne connais personne... personne, n'est-ce pas?

CARLITTA, *un peu troublée.*

Non, madame.

LA DUCHESSE.

Cependant, il m'avait semblé, ce matin, qu'à la vue de ce seigneur qui causait avec moi... tu sais...

CARLITTA, *très-vivement.*

De M. le comte...

LA COMTESSE.

Ah!...

CARLITTA, *à part.*

Grand Dieu!... et sa lettre... sa défense.

LA DUCHESSE.

Tu le connais donc ?

CARLITTA, *très-embarrassée.*

Non, madame... devant moi .. quelqu'un l'appelait par son non... et...

LA DUCHESSE.

Et tu l'as retenu... c'est preuve de mémoire... il ne faut pas rougir pour cela... (*A part.*) Elle connaissait le comte... ah ! si elle pouvait me donner un prétexte pour rompre, là, tout-à-l'heure... (*Haut.*) Voyons, mon enfant, sois franche... tu avais une raison pour venir à Stockholm... dis-moi toute la vérité, et je...

On frappe doucement à la porte cachée dans la tapisserie.

CARLITTA.

Hein ?...

LA DUCHESSE, *à part.*

Steinbock !... déjà !...

CARLITTA.

J'ai cru entendre...

LA DUCHESSE.

Ce n'est rien, mon enfant... c'est moi qui... je me sens fatiguée... nous causerons demain.

CARLITTA, *à part.*

La laisser seule ici... avec... (*Haut.*) Si Mme la duchesse le voulait... je resterais auprès d'elle, ce soir.

LA DUCHESSE.

Merci, mon enfant.

ABEL, *caché, toussant doucement.*

Hum ! hum !

LA DUCHESSE, *se retournant.*

Hein ?

CARLITTA, *vivement.*

Rien, madame, c'est... c'est moi qui...

LA DUCHESSE.

Il paraît que tu as gagné ce rhume que tu craignis pour moi.

CARLITTA, *toussant avec affectation.*

Je crois que oui.

LA DUCHESSE.

Eh bien ! mon enfant, va te reposer.

CARLITTA, *à part.*

Mon Dieu ! mon Dieu ! Elle va se croire seule, et c'est très-dangereux.

ENSEMBLE.

AIR : *Pas de l'Ombre.* (L'Ombre-Porte-Saint-Martin.)

LA DUCHESSE.	ABEL, *à part.*
Oui, va vite,	Va donc vite,
Ma petite,	Va, petite,
Pour ce soir je te tiens quitte.	Pour ce soir on te tiens quitte.
Pourquoi tarder ainsi ?	N'hésite plus ainsi
Je veux rester seule ici.	Et laisse-nous seuls ici.

CARLITTA, *à elle-même.*

Je vous quitte,
Je sors vite,
A trahir mon cœur hésite.
Allons, sortons aussi ;
Que Dieu la protége ici !

SCENE IV.

ABEL, *caché;* LA DUCHESSE, *puis* LE COMTE.

LA DUCHESSE, *à elle-même.*

A la veille d'un départ, je n'ai pu refuser de le recevoir.

ABEL, *à lui-même, en sortant un peu des rideaux.*

Elle est seule... si j'osais... osons !... (*Il va s'avan-*

cer ; mais la Duchesse est allée ouvrir, avec une clé qu'elle a tirée de sa poche, une porte qui s'ouvre doucement.) Qu'est-ce que cela?...

Il retourne aux rideaux.

LA DUCHESSE, *après avoir ouvert la porte.*

L'entretien ne sera pas long...

Elle s'assied.

LE COMTE, *entrant et refermant la porte sur laquelle il laisse la clé, à part, pendant ce mouvement.*

A tout prix je veux faire révoquer ce malencontreux congé.

ABEL, *à part.*

Lui... mon rival ici... par une porte dérobée...

LE COMTE, *avec une ardeur simulée.*

Enfin, madame, vous m'avez permis...

LA DUCHESSE, *vivement.*

De compléter une justification... que je ne vous demandais pas... mais hâtez-vous, car le roi doit venir à onze heures.

ABEL, *à part.*

Le roi !... j'aurais mieux fait de m'en aller !...

LE COMTE, *regardant la pendule du coin de l'œil.*

A onze heures !... (*A part.*) Diable !

LA DUCHESSE.

Eh bien ! monsieur... l'accusation portée contre vous par ce jeune homme.

LE COMTE.

Était fondée, madame !

LA DUCHESSE.

Comment, cette jeune fille...

LE COMTE.

A été compromise par moi... mais par amour pour vous.

ABEL, *à part.*

Que dit-il?

LA DUCHESSE.

Je ne vous comprends pas.

LE COMTE.

La jalousie du roi avait été éveillée... Je résolus de donner, à tout prix, le change à ses soupçons... et Carlitta fut la victime que je voussacrifiai.

ABEL, *à part.*

Oh! c'est indigne!

LE COMTE, *regardant la pendule. A part.*

Onze heures moins un quart...

LA DUCHESSE.

Mais c'est affreux ce que vous avez fait là... compromettre une pauvre enfant!

LE COMTE.

Pouvais-je hésiter?... ne fallait-il pas avant tout songer à vous, madame?...

ABEL, *à part.*

Oh! je vengerai Carlitta... et ce roi qui entend tout, et qui ne voit rien!...

Il va retarder la pendule, et vient se cacher derrière la table, à droite.

LA DUCHESSE.

Tenez, comte, laissez là toutes vos précautions oratoires... tous vos mensonges dorés, et avouez que vous avez eu peur.

LE COMTE, *vivement.*

Peur!... oh! madame!...

LA DUCHESSE.

Oh! je ne doute pas de votre courage de soldat... Mais une rivalité royale a des périls que vous n'osez plus braver...

LE COMTE, *regardant la pendule. A part.*

Dix heures et demie... c'est singulier... je croyais avoir vu tout-à-l'heure... allons, j'ai le temps...(*Haut.*) Le roi va venir, m'avez-vous dit?

ABEL, *à part, en fermant la porte et prenant la clé.*

Oui, et plutôt que tu ne penses.

LE COMTE.

Cependant, je reste; vous le voyez... et je resterai...

ABEL, *à part.*

Oui, tu resteras...

LE COMTE, *continuant.*

Jusqu'à ce que j'aie obtenu la révocation de ce congé... de cet exil que je n'ai pas mérité.

LA DUCHESSE, *impatientée.*

Monsieur... je ne sais...

LE COMTE.

Vous doutez de moi, madame... (*A part.*) Un peu de jalousie ne peut pas faire de mal... (*Haut.*) Croyez-vous donc que pour aimer il faille avoir seize ans... être sot, indiscret, écervelé, bavard...

ABEL, *à part.*

Je crois qu'il parle de moi.

LA DUCHESSE.

Que voulez-vous dire, monsieur?

LE COMTE.

Je veux dire, madame, que ce petit Abel d'Oliva,

que je ferai corriger à son collége... d'où il s'est échappé...

ABEL, *à part.*

Corriger... (*Furieux.*) Faquin ! oh !...

LE COMTE.

Avait osé lever les yeux jusqu'à vous.

LA DUCHESSE.

Vous croyez...

LE COMTE.

J'en suis certain... il montrait, à qui le voulait voir, un gant de votre altesse... qu'il avait trouvé par hasard... à tout autre qu'à ce petit bonhomme...

ABEL, *furieux.*

Petit bonhomme !

LE COMTE.

J'aurais repris... ce gant... mais ce n'est pas avec une épée qu'on punit ces rivaux-là... c'est avec une férule et des pensums !

ABEL, *à part.*

Une férule ! des pensums ! ah ! c'est trop fort !... je brûle mes vaisseaux !... personne ne sortira plus d'ici !...

Il jette la clé par la fenêtre et rentre derrière les rideaux.

LA DUCHESSE, *avec dépit.*

Ah ! M. de Steinbock, vous traitez bien mal ce pauvre Abel.

LE COMTE, *regardant l'heure.*

Onze heures moins vingt !

LA DUCHESSE.

C'est un enfant, sans doute, mais un enfant plein de cœur et de courage.

ABEL.

Que dit-elle ?

LA DUCHESSE.

C'est un enfant, mais il se jette sous les pieds des chevaux pour ramasser un gant... Il donnerait sa vie pour un sourire, son salut pour un baiser !

ABEL, *à lui-même, transporté.*

Suis-je bien éveillé !... oh !

LE COMTE.

Quelle chaleur à le défendre!...

L'heure sonne.

LA DUCHESSE, *continuant.*

Et, trompée par vous, j'ai cruellement raillé son embarras, son désespoir... Oh ! je ne vous le pardonnerai jamais !...

ABEL, *sautant de joie.*

Quel bonheur !

LE COMTE, *à part.*

Si c'est pour me dire cela qu'elle m'a laissé venir...

On entend en dehors sonner onze heures.

LA DUCHESSE.

Onze heures !

ABEL.

Déjà !

LE COMTE, *à part.*

Cette pendule retarde horriblement.

LA DUCHESSE.

Partez, monsieur, partez... Si le roi vous trouvait ici !

LE COMTE, *à part.*

Il ne manquerait plus que cela... Pourtant, je ne veux pas partir sans avoir obtenu...

LA DUCHESSE, *tout-à-coup.*

Taisez-vous !

LE COMTE, *effrayé.*

Plaît-il ?

LA DUCHESSE.

On ouvre la porte de l'escalier dérobé... C'est le roi... lui seul prend ce chemin... Partez.

LE COMTE, *effaré.*

Le roi !

ABEL, *à part.*

Qu'ai-je fait ?

LA DUCHESSE, *vivement.*

Mais partez donc !

LE COMTE, *vivement.*

La clé n'est plus sur cette porte !...

LA DUCHESSE.

C'est impossible...

LE COMTE, *cherchant.*

Oh ! cette clé...

ABEL, *paraissant tout-à-coup.*

Ne la cherchez pas, monsieur... je l'ai prise...

LA DUCHESSE.

Lui !

LE COMTE.

Ici !... ah ! madame...

LA DUCHESSE, *fièrement.*

Ah ! M. le comte !... (*Vivement à Abel.*) Cette clé... pour Dieu, donnez-la.

ABEL.

Je l'ai jetée par la fenêtre.

LA DUCHESSE.

Grand Dieu !

LE COMTE.

Je suis perdu ! Par ici la salle des gardes !... de ce côté l'appartement de vos dames...

ABEL, *au Comte.*

Ah ! j'ai voulu voir qui, de vous ou du petit bonhomme, braverait mieux la colère du roi... Il ne s'agit plus de pensums, monsieur, et c'est Frédéric qui tiendra la férule.

LA DUCHESSE.

Vous n'avez pas songé à moi, monsieur ?

ABEL.

Oh ! pardon, pardon, madame !

LE COMTE.

On vient !

LA DUCHESSE, *au Comte, en ouvrant un cabinet.*

C'est lui !... cachez-vous là.

LE COMTE.

Parbleu ! c'est plus grave que la nuit de la Toussaint !...

Le Comte entre dans le cabinet et ferme la porte.

LA DUCHESSE, *à Abel.*

Et vous...

ABEL, *fermant le cabinet.*

Moi ! je reste...

LA DUCHESSE.

Malheureux ! on entre !

ABEL, *tout-à-coup.*

On sort !...

Il se précipite derrière le métier à tapisserie, au moment où la porte du roi s'ouvre.

LA DUCHESSE, *à part.*

Il était temps !

SCENE V.

LE ROI, LA DUCHESSE, ABEL, *caché.*

LE ROI, *entrant et prenant la main de la Duchesse qu'il baise.*

Chère duchesse !...

LA DUCHESSE, *retirant sa main doucement.*

Sire !...

LE ROI.

Vous m'attendiez avec impatience, n'est-ce pas?... Oh ! n'allez pas prendre cela pour de la fatuité... Je vous ai parlé ce matin d'une surprise que je vous ménageais... d'un secret qu'il faudrait garder... et vous m'attendiez comme on attend le mot d'un énigme... Voyons, duchesse... vos femmes sont éloignées... nous sommes bien seuls...

LA DUCHESSE, *troublée.*

Sire...

LE ROI.

Plaît-il ?...

LA DUCHESSE, *avec effort et vivement.*

Oui, sire, oui, parfaitement seuls...

LE ROI, *gaîment.*

Eh bien ! duchesse, le mot de l'énigme est là...

Il montre le métier derrière lequel Abel s'est caché.

LA DUCHESSE, *effrayée.*

Oh !

LE ROI, *allant à la Duchesse.*

Qu'avez-vous ?... vous paraissez souffrante... inquiète...

Pendant ce temps Abel a quitté sa cachette et s'est glissé dans la boîte à horloge.

ABEL, *dans la boîte.*

Juste ce qu'il me faut...

LA DUCHESSE.

Rien, ce n'est rien, sire.

LE ROI.

J'ai vraiment eu peur.

ABEL.

Moi aussi...

Le Roi est allé prendre le métier qui était près de la cheminée et derrière lequel la Duchesse ne voit plus Abel.

LA DUCHESSE, *un peu rassurée.*

Où donc est-il ?

LE ROI.

Voilà mon secret... C'est une de vos fantaisies que j'ai voulu satisfaire.

LA DUCHESSE.

A moi, sire ?

LE ROI.

Jalouse de la marquise de Pompadour, pour qui le roi Louis XV fait fabriquer des étoffes, dont on brise ensuite le métier, vous voudriez, disiez-vous, être sûre de posséder une chose que personne ne pût avoir... Et j'ai voulu pour vous, faire plus que n'a fait pour la marquise le roi Louis XV...

Il découvre le métier et l'on voit un bouquet de fleurs presque entièrement brodé.

LA DUCHESSE.

Comment, sire...

LE ROI.

Oui... depuis ce jour... j'ai appris le point de tapisserie, tout seul, sans conseils, sans maître... dans mon

cabinet... où je m'enfermais pour travailler... (*Souriant.*) aux affaires de l'État.

LA DUCHESSE.

Ah ! sire, ces fleurs sont brodées... avec un goût...

LE ROI, *satisfait.*

N'est-ce pas ? pour un roi, ce n'est pas trop mal... Allons... asseyez-vous là... près de moi...

Il prend le métier et s'asseoit.

LA DUCHESSE, *effrayée.*

Vous allez travailler, sire ?...

LE ROI.

Chez vous, à cette heure, il n'y a pas le moindre danger... dans mon cabinet, je craignais sans cesse d'être découvert... si quelqu'imprudent m'avait surpris dans cette occupation, je me serais vu forcé de le faire emprisonner à tout jamais... pour m'assurer de sa discrétion.

LA DUCHESSE.

Ciel !

LE ROI, *avec bonhomie.*

C'eût été bien cruel, mais...

On entend dans le cabinet le bruit d'un meuble renversé.

LA DUCHESSE.

Ah !

ABEL, *à part.*

Le maladroit !

LE ROI, *se levant tout-à-coup et repoussant le métier.*

Qu'est-ce que cela, madame ?

LA DUCHESSE.

Je n'ai rien entendu...

LE ROI.

Pardonnez-moi .. Il y a quelqu'un ici...

LA DUCHESSE.

Ah ! je vous jure...

LE ROI.

Le bruit venait de là...

Il va à la porte du cabinet qui résiste.

LA DUCHESSE, *à elle-même, troublée.*

Que faire ? que dire ?

LE ROI, *furieux.*

Cette porte résiste, madame...ordonnez à l'audacieux, quel qu'il soit, de se montrer à l'instant...ou j'appelle...

LA DUCHESSE.

Sire... je vous assure que j'ignore...

LE ROI, *exaspéré.*

Moi, madame, je dois tout savoir... et puisqu'on m'y force...

Il sonne.

LA DUCHESSE.

Oh ! je suis perdue !

ENSEMBLE.

Air :

LE ROI.

En ces lieux je vais appeler :
Ce secret doit se dévoiler.
Patience,
Par prudence,
Je vais tous les réveiller.

LA DUCHESSE.

En ces lieux il veut appleler!
Mon secret va se dévoiler.
Par prudence,
Je le pense,
Il va faire surveiller.

ABEL.

En ces lieux il veut appeler.

Mon secret va se déveiler.
En silence,
Par prudence,
Sur elle je veux veiller.

PUFFENDORFF *et* L'OFFICIER.

En ces lieux pourquoi m'appeler ?
Quel secret veut-on dévoiler ?
Par prudence,
Je le pense,
Sur le prince il faut veiller.

LE ROI, *à Puffendorff*

Messieurs, quelqu'un s'est introduit ici, et se cache dans ce cabinet, faites enfoncer cette porte !

SCENE VI.

LE ROI, LA DUCHESSE, ABEL, PUFFENDORFF, OFFICIER.

ABEL, *s'avançant et feignant de refermer la porte.*

C'est inutile, sire... je me rends.

LE LOI.

Le petit gentilhomme de tantôt !

PUFFENDORFF, *à part.*

Le petit bavard de ce matin...

ABEL.

Oui, sire. Abel d'Oliva, qui ne souffrira pas que l'honneur de Mme la duchesse soit un instant suspecté.

LA DUCHESSE, *à part.*

Que va-t-il faire ?

LE ROI.

Répondez, monsieur, comment vous trouvez-vous, ici, dans cet appartement ?...

PUFFENDORFF, *à Abel.*

Oui, répondez !

LE ROI, *sévèrement, à Puffendorff.*

Taisez-vous !

PUFFENDORFF.

Je m'incline...

ABEL.

Sire... ce matin, après les paroles irréfléchies qui me sont échappées...

PUFFENDORFF.

Irréfléchies !... hum !... Inconvenantes !... criminelles !...

LE ROI, *très-sévèrement.*

Taisez-vous !

PUFFENDORFF.

Je m'incline...

ABEL.

Saisi de frayeur en entendant votre voix, j'ai voulu fuir... mais toutes les portes étaient gardées... Mon trouble et le hasard m'ont jeté dans une galerie tout-à-fait obscure, je l'ai suivie, et je me suis trouvé dans l'appartement de Mme la duchesse... Je l'ignorais, sire, je vous le jure... et à l'arrivée de madame, craignant d'être découvert et livré... je me suis blotti à la hâte dans ce cabinet.

LE ROI, *troublé.*

Dans ce cabinet !...

ABEL.

Mais oubliant bientôt ma frayeur et votre colère... j'ai mieux aimé me livrer moi-même... (*Avec intention, à la Duchesse.*) que de me sauver par une lâcheté !...

LA DUCHESSE, *à part.*

C'est bien cela !

LE ROI, *tout-à-coup.*

Puffendorff, faites préparer une voiture pour conduire ce jeune homme à la citadelle.

LA DUCHESSE, *suppliante.*

Sire...

LE ROI, *bas.*

Ce jeune homme doit avoir entendu... (*A Puffendorff*) Priez M. le comte de Steinbock de se rendre à l'instant ici...

PUFFENDORFF, *sortant.*

Oui, sire.

SCENE VII.

LE ROI, LA DUCHESSE, ABEL.

LA DUCHESSE, *à part.*

Steinbock !

ABEL, *à part.*

Diable !

LE ROI.

C'est ce serviteur fidèle et dévoué qui sera votre guide, monsieur...

Il va se mettre à une table et écrit.

ABEL, *à part.*

Si je ne suis conduit à la citadelle que par celui-là...

LA DUCHESSE, *bas.*

Pauvre enfant !

ABEL, *bas à la Duchesse.*

Oh ! ne me plaignez pas, madame... Je vais emporter du bonheur pour une captivité éternelle... Je voulais perdre celui que vous aimiez... je suis heureux de sauver celui que vous n'aimez plus.

LE ROI, *qui s'est levé de la table, voyant le métier. — A lui-même.*

Ah ! et cette maudite tapisserie, qui est restée là, exposée aux regards... (*Il saisit le manteau que Steinbock a laissé sur un siége, en entrant, et il se dispose à couvrir le métier. — S'arrêtant.*) Qu'est-ce que cela !... un manteau ?

LA DUCHESSE, *bas à Abel.*

Celui du comte...

ABEL, *vivement.*

C'est... c'est le mien, sire.

LE ROI.

Le vôtre ?... (*Le déployant*) Il est bien grand pour vous... approchez...

LA DUCHESSE, *à part.*

Tout est perdu !

LE ROI, *jetant le manteau sur les épaules d'Abel, qui se hausse sur ses pointes.*

Vous voyez, monsieur, il est beaucoup trop long.

ABEL, *vivement.*

Permettez, sire... j'espère grandir... c'est une précaution.

LE ROI.

Qui vous empêcherait de marcher, monsieur, je vous en réponds... (*L'examinant.*) Ce manteau ne peut être à vous... Que vois-je !... sur le collet .. les armes du comte de Steinbock...

ABEL, *à part.*

Aie ! aïe !

LA DUCHESSE, *à part.*

Que faire ?

LE ROI.

Plus de doute, M. de Steinbock est ici... dans ce cabinet peut-être, et je vais...

TOUS.

Grand Dieu !

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE COMTE; *puis*, PUFFENDORFF.

UN OFFICIER, *annonçant.*

M. le comte de Steinbock !

ABEL *et* LA DUCHESSE.

Lui !

LE COMTE.*

Sire, je me rends en toute hâte aux ordres de votre majesté.

LE ROI.

D'où venez-vous, monsieur?... où étiez-vous?

LE COMTE.

Sire... j'étais... j'étais dans les jardins du palais, et...

LE ROI.

Ah !... vous vous promeniez dans les jardins, la nuit .. dans cette saison... et sans manteau...

LE COMTE, *à part.*

Que veut-il dire ?

LE ROI, *à voix basse.*

Tenez, celui-ci vous aurait été très-utile...

Il lui montre son manteau sur le dos d'Abel.

LE COMTE, *à part.*

Mon manteau !...

* La Duchesse, Abel, le Comte, le Roi, Puffendorff.

ABEL, *bas.*

Par où, diable! êtes-vous passé ?

LE COMTE, *bas.*

Par la fenêtre !

LE ROI, *bas et se levant.*

Tout le monde ici s'entendait donc pour me tromper.*

PUFFENDORFF, *entrant.*

Sire... un événement... un homme est tombé tout-à-l'heure sur la tête d'un factionnaire... cet homme...

LE COMTE, *bas.*

C'était moi.

PUFFENDORFF, *bas.*

Ah ! bah !

LE ROI.

Cet homme... quel était-il? d'où venait-il ?

PUFFENDOREF.

Du ciel, sire !... (*A part*) Ça ne peut pas compromettre Steinbock.

LE ROI.

Raillez-vous, monsieur ?

PUFFENDORFF.

Permettez, sire... le factionnaire ayant reçu cet homme sur son tricorne... il est évident qu'il était arrivé sur lui perpendiculairement.

LE ROI.

Où était placé ce factionnaire ?

PUFFENDORFF.

Devant l'orangerie... sous les fenêtres.

* La Duchesse, le Roi, Puffendorff, le Comte, Abel au fond.

LE ROI, *réfléchissant.*

De cet appartement, ou du logement de dames de service... c'est bien... M. Steinbock nous dira le reste.

LE COMTE.

Sire ! je vous jure...*

ABEL, *bas.*

Chut !... (*Haut.*) Allons, M. de Steinbock. . à quoi bon vous défendre plus longtemps...mieux vaut avouer au roi que l'homme qui a sauté par une des fenêtres du palais... c'était vous...

LE COMTE.

Moi !

PUFFENDORFF.

Ah ! le petit serpent !

LA DUCHESSE, *à part.*

Il le perd !

ABEL.

Vous seul avez pu sauter par la fenêtre du logement de service, car vous y étiez ; c'est là que j'ai trouvé ce manteau que je ne savais pas vous appartenir, et dont je me suis affublé à tout hasard, en traversant l'appartemant des femmes de son altesse, où, entre nous, le comte n'était pas à sa place.

LE COMTE, *bas.*

Bien... très-bien...

LE ROI.

Mais.. pour quel motif .. M. de Steinbock...

ABEL.

Sire, depuis ce matin, ma sœur de lait, Carlitta, fait partie de la maison de Mme la duchesse.

* La Duchesse, Puffendorff, Abel, le Roi, le Comte.

LE ROI.

Carlitta !

LA DUCHESSE.

Est en effet à mon service depuis ce matin.

CARLITTA, *entrant par la porte de gauche.*

Mme la duchesse !

TOUS.

Ah !

SCENE IX.

LES MÊMES, CARLITTA.

LA DUCHESSE, *à part.*

Elle va tout nier...

LE COMTE, *à part.*

Comment la prévenir ?...

LE ROI *

Approchez, mon enfant, et n'ayez pas peur...

ABEL.

Oui, approchez, mademoiselle, et avouez...

LE ROI.

Taisez vous !... (*A Carlitta*) Quand avez-vous vu M. le comte ?

CARLITTA.

Ce matin.

LE ROI.

Et depuis .. vous ne l'avez pas revu ?

CARLITTA.

Non, sire.

ABEL.

Elle ment !

* La Duchesse, Carlitta, Abel, le Roi, le Comte, Puffendorff.

LE ROI.

Vous tairez-vous?...

ABEL.

Non, sire!... Je ne puis contenir mon indignation... Elle a vu M. de Steinbock ce soir, l'a reçu dans les bâtimens de service... l'a aidé à sortir par une croisée... car ils s'aiment... ils s'adorent...

CARLITTA.

Mais...

ABEL.

J'en ai la preuve, sire...

LE ROI.

La preuve?...

ABEL.

Cette lettre du comte adressée à Carlitta, et que j'ai interceptée...*

LA DUCHESSE, *à part.*

Une lettre du comte à Carlitta!

CARLITTA.

Ma lettre!**

ABEL.

Vous voyez, sire... elle se trouble... (*Bas*) Tâche de rougir.

LE ROI, *la prenant.*

C'est bien l'écriture du comte... en effet... il aime cette petite... et lui recommandait le silence... qu'elle voulait garder...

LE COMTE, *à part.*

Je suis sauvé...

* La Duchesse, Abel, le Roi, le Comte, Puffendorff.

** La Duchesse, Abel, Carlitta, le Roi, le Comte, Puffendoff.

LA DUCHESSE, *à part.*

J'avais deviné juste... Ah ! M. le comte !

LE ROI.

Ainsi, petite, tu avoues...

ABEL, *poussant Carlitta.*

Oui, sire !

CARLITTA, *hésitant.*

Oui, sire !

LE ROI.

Que tu aimes le comte...

CARLITTA, *vivement.*

Oui, sire !

LE ROI.

Que tu l'as reçu... ce soir...

ABEL, *bas à Carlitta.*

Oui, sire !

CARLITTA, *hésitant.*

Oui, sire...

LE ROI.

Et qu'enfin...

ABEL, *même jeu.*

Oui, sire.

CARLITTA.

Oui, sire...

LE ROI.

Je comprends tout à présent.

ABEL, *à part.*

Ce n'est pas sans peine.

PUFFENDORFF.

Votre majesté comprend toujours.

LE ROI, *à Puffendorff.*

Taisez-vous !...* (*A la Duchesse*) Duchesse, me pardonnerez-vous ?

LA DUCHESSE

Sire, pour me faire oublier la scène pénible qui s'est passée ici, ce soir ..

LE ROI.

Oh ! je me mets à votre discrétion.

LA DUCHESSE.**

Veuillez m'accorder...

LE ROI.

Quoi donc ?...

LA DUCHESSE, *avec intention.*

La faveur que M. de Steinbock me priait, ce soir, à votre cercle, de solliciter de votre majesté ..

LE ROI.

Parlez... quelle est cette faveur ?

LA DUCHESSE.

La permission d'épouser celle qu'il aime.

TOUS.

Carlitta !...

ABEL.

Bravo !

LE COMTE, *à part.*

Ah !... elle se venge !

LE ROI.

Quoi... M. de Steinbock .. vous voulez...

* La Duchesse, Abel, Carlitta, le Roi, Puffendorff, le Comte.

** La Duchesse, Abel, le Roi, Carlitta, Puffendorff, le Comte.

ABEL, *vivement.*

Rendre l'honneur à une pauvre jeune fille... c'est d'un noble gentilhomme...

LE ROI.

Mais c'est une mésalliance !...

ABEL.

Mais ce matin, sire, vous m'avez promis justice !

LE ROI.

Oh ! j'ai promis... j'ai promis...

ABEL, *à part.*

Ah ! nous hésitons... attends... attends. . (*Haut.*) Tiens, qu'est-ce que cela ?... on dirait d'une aiguille à tapisserie...

Il a arraché une aiguille sur le métier , et feint de la ramasser.

LE ROI, *bas.*

Malheureux !

ABEL, *bas.*

Sire !... les murs ont des oreilles !

LE ROI, *à lui-même.*

Devant tout ce monde !... (*Haut.*) Après tout, si Steinbock y tient absolument, nous ferons Carlitta baronne et nous la doterons.

LE COMTE.

Baronne. . riche et jolie... allons, je me résigne.

LE ROI, *à Abel, bas et avec colère.*

Cette aiguille, monsieur, cette aiguille.

ABEL, *feignant de ne pas entendre le Roi, et se tournant vers la Duchesse.*

Madame, permettez moi de vous rendre cette aiguille qui tout-à-l'heure vous aidait à finir cette tapisserie

que sa majesté admirait, et dont vous lui faisiez un mystère.

LE ROI, *bas à la Duchesse.*

Tiens, il n'a rien entendu !... tant mieux !... (*Haut à Abel.*) Je te pardonne le passé... quant à l'avenir...

LA DUCHESSE, *avec prière.*

Sire !...

LE ROI.

Je t'abandonne à la duchesse.

ABEL.

Ah ! sire !... vous êtes bien bon.

LE ROI.

Mais n'oublie pas qu'à la cour les murs ont des oreilles.

ABEL, *plus bas.*

Sire... ils n'ont pas de langue.

CHOEUR FINAL.

AIR *des plaisirs d'Allemagne.*

Quand l'amour vient en aide
Au pouvoir souverain,
Il faut que l'orgueil cède
Et souscrive à l'hymen.

FIN.

THÉATRES ROYAUX
BRUXELLES.

Première représentation de CHARLES VI, opéra en cinq actes, paroles de MM. C. Delavigne et G. Delavigne, musique de M. Halévy.

Après avoir loué les artistes de la comédie et ceux de l'opéra-comique pour le zèle dont ils n'ont cessé de faire preuve pendant plusieurs jours, afin de faciliter la représentation de l'opéra nouveau, sans pour cela entraver la marche du répertoire, j'arrive au fait principal de la semaine : la première représentation de *Charles VI.*

Le public qui s'était rendu en foule à cette solennité théâtrale, a fait l'accueil le plus brillant à l'ouvrage, et, pour la première fois, tous les organes de la presse, sans exception, se sont montrés unanimes dans leurs éloges, accomplissant ainsi un acte de justice auquel je m'associe de grand cœur.

Tous ceux qui lisent un journal, et qui n'en lit pas aujourd'hui? connaissent déjà parfaitement le sujet de *Charles VI*; je me dispenserai donc d'en répéter l'analyse : mais je constaterai toutefois la supériorité du livret sous le rapport de l'invention, aussi bien que sous celui du style; il y a là de belles pensées, des vers bien faits, de la poésie et de l'élégance ; le sentiment patriotique y est développé avec un rare bonheur.

Si l'on examine la partition, on doit reconnaître

qu'elle renferme de grandes beautés, et que dès la première audition les passages remarqués ont été très-nombreux. Le public a goûté et chaleureusement applaudi entr'autres morceaux le chœur : *Guerre aux Tyrans !* dont la mélodie est si franche et si entraînante, le duo de la scène des cartes, le quatuor sans accompagnement au deuxième acte et la touchante phrase qui termine le premier tableau du cinquième acte :

O noble France !
Plus d'étendart pour te guider,
Plus de chef pour te commander,
Plus d'espérance !

Nous bornerons là nos citations, pour nous occuper des artistes dont le talent et le zèle ont puissamment contribué à l'ensemble de l'exécution. Zelger (Raimond), a dit avec une vigueur et une énergie qui ont remué la salle entière, la phrase : *Guerre aux tyrans !* Une triple salve de bravos unanimes et les honneurs du bis ont accueilli ses efforts bien heureux cette fois. Laurent (Charles VI), a rempli avec vérité un rôle long, difficile, et Mlle Julien a prouvé qu'elle avait compris toute la responsabilité qui pesait sur elle. On ne pouvait exiger de M. et de Mme Laborde au delà de ce qu'ils ont fait ; car si l'artiste peut beaucoup pour son rôle, d'un autre côté le rôle n'est pas sans influence sur le succès de l'artiste. J'allais oublier Millet (l'Homme de la Forêt) . c'eût été impardonnable ; car il n'a rien laissé à désirer sous le rapport de la voix non plus que M Soyer sous celui du costume.

J'ai hâte de louer les choristes, ces puissans auxiliaires, envers lesquels cependant on se montre souvent sinon injuste, du moins indifférent. Ils ont largement contribué au succès de *Charles VI*, et le public en les applaudissant, n'a fait qu'un acte de justice ; il est à désirer qu'il en soit ainsi fréquemment ; il y a trop longtemps qu'on les décourage.

Pour ce qui est de l'exécution, elle a été des plus heureuses, surtout si l'on considère qu'il s'agit d'une première représentation ; l orchestre du Théâtre-Royal dont la réputation si belle et si bien méritée, me dispense de toute éloge, a été dirigé par son estimable chef M. Hanssens, avec un talent et une précision extraordinaire; les efforts de M. Hanssens, en cette circonstance, ont été généralement compris et appréciés.

Enfin, bravos bien mérités pour l'administration ; la mise en scène a surpassé en richesse et en exactitude ce que l'on connaissait de mieux : costumes brillans et vrais, armures étincelantes, accessoires complets et entièrement neufs, disposition savante des masses, décors dignes du premier théâtre de la Belgique ; tout cela s'est trouvé réuni.

Charles VI compte déjà au nombre des plus grands succès que le théâtre de la Monnaie ait obtenu depuis longtemps ; c'est un succès qui grandira certainement encore, car à chaque nouvelle représentation on découvrira des qualités nouvelles dans la partition d'Halévy.

S******

Bruxelles, le 4 Octobre 1845.



PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 2153 A36M8
Anicet-Bourgeois, Auguste
Les murs ont des oreilles